



Universiteit
Leiden
The Netherlands

Bunkeya et ses chefs: évolution sociale d'une ville précoloniale (1870 - 1992)

Kalenga, P.C.

Citation

Kalenga, P. C. (2014, April 30). *Bunkeya et ses chefs: évolution sociale d'une ville précoloniale (1870 - 1992)*. Retrieved from <https://hdl.handle.net/1887/25713>

Version: Corrected Publisher's Version

License: [Licence agreement concerning inclusion of doctoral thesis in the Institutional Repository of the University of Leiden](#)

Downloaded from: <https://hdl.handle.net/1887/25713>

Note: To cite this publication please use the final published version (if applicable).

Cover Page



Universiteit Leiden



The handle <http://hdl.handle.net/1887/25713> holds various files of this Leiden University dissertation.

Author: Kalenga Ngoy, Pierre Célestine

Title: Bunkeya et ses chefs: évolution sociale d'une ville précoloniale (1870 -1992)

Issue Date: 2014-04-30

BUNKEYA et ses chefs : évolution sociale d'une ville précoloniale (1870-1992)

1. Présentation du sujet.

BUNKEYA et ses chefs : évolution sociale d'une ville précoloniale (1870-1992) tel est le thème de notre dissertation doctorale qui s'inscrit dans un cadre général de l'étude des populations autochtones de la région de Bunkeya et ses environs de la seconde moitié du 19^{ème} siècle jusqu'à l'ère postcoloniale. En effet, au 19^{ème} siècle, le commerce arabe atteignit l'Afrique Centrale. Et vers la deuxième moitié, le Katanga est relié à la côte orientale de l'Afrique, grâce à l'action marchande des Afro-arabes ou Swahili qui, s'étant passés des intermédiaires africains et ayant débordé leur cadre spatial traditionnel, à savoir, les comptoirs côtiers, avaient massivement pénétré à l'intérieur du continent à la recherche des biens plus abondants et meilleur marché. Dans les différents royaumes de l'intérieur, les Afro-arabes s'étaient mis à influencer les systèmes sociopolitiques en place et ils étaient parvenus à s'imposer grâce aux armes à feu en y ayant créé un nouvel ordre social, politique, économique et culturel favorable à leurs fins. L'Afrique centrale, avant même que ne débute l'époque coloniale, est inexorablement entraînée dans l'orbite d'une économie mondiale bien plus puissante et plus étoffée depuis son industrialisation.¹

La fin du 19^{ème} siècle fut une période de trouble pour l'Afrique centrale, et plus particulièrement pour le Congo. Le royaume Lunda était entamé par les incursions Chokwé, celui de Luba était en proie à des difficultés internes ; les Ovimbundu, arrivés vers 1870 dans la région Luba, ont semé la zizanie parmi les populations locales et ont fait de cette région leur exclusive zone d'opération entre 1870 et 1880. Dans la région de Bunkeya, M'siri est au

¹ARSOM (ouvrage collectif), *La conférence de géographie de 1876*, recueil d'études, (Bruxelles, 1976), 1.

faîte de sa puissance. L'état yeke éclipsait même le pouvoir des Lunda et des Luba. La puissance de M'siri est due à la possession d'armes à feu. C'est ainsi qu'il parvint à réprimer les réactions des populations autochtones. Pendant cette période, le Katanga devenait donc le théâtre de rivalités politico-commerciales entre, d'un côté les Swahili ou Afro-arabes et de l'autre, M'siri. Car cette région offrait une particularité toute nouvelle ; elle regorgeait de plusieurs produits ardemment désirés et recherchés par les Arabes de la côte pour le commerce. Il s'agit du cuivre, de la malachite, de l'ivoire, etc. Etant donné leur rôle de pourvoyeurs des fusils, de la poudre et des cartouches dont M'siri avait besoin pour asseoir son pouvoir dans la région, habitués partout à entrer en contact direct avec les populations autochtones lors de leurs négoce, les Swahili et les autres marchands voulaient avoir le monopole des activités commerciales dans la région. M'siri de son côté, tolérant au début, allait exercer par la suite un strict contrôle tant dans la production, l'exportation que dans l'importation des produits commerciaux.

Bunkeya devient capitale du royaume de Garenganze. L'histoire de ce royaume et de sa capitale mérite bien une attention particulière. Cette région connaît à cette époque plusieurs vagues d'occupation qui aboutiront à la colonisation européenne. L'intérêt réside dans la compréhension des transformations sociopolitiques que connaîtront les populations autochtones dont les conséquences sont encore visibles jusqu'à ce jour. Après l'effondrement du royaume lié aux facteurs tant internes qu'externes, la fin tragique de M'siri annonce le début d'une nouvelle colonisation de la région.

Mukanda Bantu (successeur de M'siri) et les Yeke étaient obligés de déserteur Bunkeya et d'installer un nouveau village à Litupishia, à proximité du poste de Lofoi, afin de se placer sous la protection de l'EIC. Dès la mort de M'siri, Mukanda Bantu et les Yeke devinrent les auxiliaires les plus zélés des agents de l'EIC. En 1893, alors que Brasseur a remplacé Legat au camp de Lofoi, les Sanga se firent de plus en plus menaçants. Les agents de l'EIC, secondés par les troupes yeke, les combattirent et réduisirent à néant leurs aspirations à l'indépendance vis-à-vis des Yeke et de l'administration coloniale. Par la suite, les Yeke participèrent à toutes les grandes campagnes militaires menées par les agents de l'EIC, que ce soit contre Simba, Chiwala ou les révoltés Telela qui s'étaient réfugiés dans la dépression de l'Upemba. En 1906, peu avant sa mort, Mukanda Bantu et les Yeke réintégrèrent le site de Bunkeya. Pour le service rendu à l'Etat, les agents de l'administration créeront une importante chefferie yeke qui reprendra les terres autour de Bunkeya, appartenant désormais en propre

aux Yeke, une partie du territoire sanga, entre Likasi et Fungurume, ainsi que la totalité du pays de Bena Mitumba.

Notre étude, qui porte sur Bunkeya et ses environs, montrera que ce centre était un point de polarisation non seulement de l'espace, mais également des sociétés où elle se développe. Son histoire est donc liée à celle de la population qui l'a créée. Bunkeya, capitale de l'Etat de M'Siri, sera une superstructure politique née avant tout des nécessités du commerce. Le Mwami a alors pratiquement rompu avec le système traditionnel de transmission du pouvoir par la parenté dans le pays conquis. A ses débuts, le régime politique yeke ne tire son caractère d'unité ni de la langue, ni de la terre ni d'un groupe aristocratique². Il s'agira d'étudier l'évolution sociale d'un centre créé pour le besoin du commerce à longue distance qui deviendra un pôle d'attraction de toute une région. Notre attention sera focalisée sur la refondation de Bunkeya devenu chef-lieu de la chefferie Mwenda d'abord puis de la chefferie des Bayeke. Il sera question dans ce travail d'étudier les transformations sociales que connaîtront les populations de ce centre depuis les débuts de l'occupation coloniale jusqu'à la période postcoloniale. En clair l'étude portera sur les changements politiques, économiques et sociaux de Bunkeya de ses origines jusqu'au règne du Mwami Godefroid Munongo qui est le dernier à avoir donné un autre visage à cette cité.

2 Etat de question

Beaucoup de travaux ont traité de l'histoire de l'empire yeke en général et de Bunkeya, sa capitale, en particulier. Chaque étude a été réalisée selon un objectif précis. La plupart de travaux ont abordé l'histoire des origines, des migrations et de l'empire fondé par M'siri. Une série de travaux inédits ont été produits à l'Université de Lubumbashi (aux départements d'Histoire et d'Anthropologie) et à l'Institut Supérieur Pédagogique de Lubumbashi (au département d'Histoire et Sciences sociales). Ces travaux ont traité, en majeure partie de migrations, des structures sociales, culturelles et économiques des Yeke avant l'occupation coloniale.³ Nous en dressons une liste non exhaustive dans notre

²G.De Plaen, « Diplomatie et économie. Le système yeke » *Culture et Développement*, 11 (1979), 3-4.

³A titre illustratif, voici quelques titres : Luakundju Wanya, « La structure sociale yeke », (mémoire de licence en Anthropologie, non publié Unaza, Lubumbashi, 1974). Mulumba wa Katempa, « Histoire des migrations de Bayeke au Shaba », (mémoire de licence en anthropologie, non publié, Unaza, Lubumbashi, 1974).Mungatana Ntalasha Matongo Kisenu, « Institutions sociales yeke », (T.F.C, Ecole normale moyenne de Lubumbashi, Lubumbashi, 1972).Munongo, K., « L'organisation sociopolitique et économique dans le royaume yeke au 19ème siècle », (mémoire de licence en Histoire, non publié, UNAZA, Lubumbashi, 1979).

bibliographie. Une thèse de doctorat en sciences politiques présentée à l'Université Libre de Bruxelles a fourni des éléments de comparaison sur la manière dont l'administration coloniale et postcoloniale a géré la promotion des chefferies locales. Il s'agit du travail de Muyere, Oyong., « Promotion des collectivités locales en République du Zaïre : étude des dynamismes des autorités traditionnelles appliquées au cas des chefferies du Mwant yav et des Bayeke ».

Deux études ont mérité une attention tout à fait particulière. La première, celle de Fernand Grévisse, ancien administrateur et commissaire de district, a porté sur les différents règnes de chefs yeke, de M'siri à Godefroid Munongo. Mais elle s'est limitée aux aspects politico-administratifs, au mode d'acquisition du pouvoir, de désignation des candidats, de succession au trône des Yeke. La seconde œuvre inédite est celle de Jean-Marie Kashyoba : « *Mode de succession au trône chez les Bayeke et problème de légitimité* ». Elle présente les différents règnes de Bami en indiquant les circonstances dans lesquelles chaque mwami est monté au trône.

Les documents les plus en vue à notre connaissance sont les ouvrages de H. Legros « *Chasseurs d'ivoire, une histoire du royaume yeke du Shaba (Zaïre)*, éditions de l'université de Bruxelles, 1996, G. Macola « *The Kingdom of Kazembe : History in North-Eastern Zambia and Katanga to 1950.* », Hamburg, 2002, C. Moffa, « *Msiri e il capitano Bodson. Colonialismo yeke e colonialismo europeo nel Katanga dell'Ottocento* », Aracne Editrice, Roma, 2003 et Maton, J.C., « *Les Bayeke du Garanganze. De l'origine du peuple à la mort du fondateur de la dynastie, récit chronologique du mwanagwana Nsamba Malezi Célestin.* ». Tome 1, 1ère édition, Fondation du Mwami Msiri, Lubumbashi, juin 2008. Le premier auteur a réalisé, sur base des données orales et ethnographiques, l'histoire du royaume yeke du Shaba (Katanga). Il a tenté d'éclairer l'histoire des Yeke en analysant leurs migrations, le développement et l'effondrement de leur royaume. Bien que transversale, cette histoire met plus l'accent sur les relations des dominants et des dominés et pose la problématique de la légitimité en histoire politique et de la parenté en anthropologie sociale des Yeke. Trois articles du même auteur ont précédé la publication de cet ouvrage : « *Aux racines de l'identité : mémoire et espace chez les Yeke du Shaba/Zaïre (1995)* », « *Le cheminement historique de l'identité des Yeke du Shaba (Zaïre) (1995)* » et « *Les discours de la parenté : idéologie politique et manipulations lignagères chez les Yeke du Shaba (1996)* ». Au-delà des remous de l'histoire, l'identité contemporaine yeke puise ses racines dans les représentations du passé et de l'espace. C'est donc une recherche constante du statut d'autochtone au travers des mythes anciens. Le deuxième auteur, G. Macola, retrace l'histoire

des Kazembe du Luapula de la période précoloniale jusqu'en 1950. Il fournit de manière fouillée des éléments d'analyse socio-politique, en se basant sur les enquêtes ethnographiques et les données orales, sur l'histoire des rapports entre « les Kazembe » et les populations du Luapula Moero. Cet ouvrage fait ressortir les types de relations que « les Kazembe » ont entretenus avec les Yeke. Moffa retrace l'histoire de la double occupation coloniale du Katanga ancien d'abord par les Yeke de M'siri et ensuite par les Européens. Le quatrième auteur présente, à travers le récit d'un traditionniste, la version officielle de l'histoire des Yeke jusqu'à la mort de M'siri et dont la caractéristique générale est l'exaltation des héros fondateurs du royaume. Comme on peut le constater, tous ces travaux ont intégré l'évolution sociale et les transformations socio-politiques subséquentes à la région de Bunkeya pendant la période précoloniale et coloniale.

Ce travail aborde l'histoire sociale yeke, spécialement celle de Bunkeya, en élucidant les transformations que connaît la région sur une période de plus d'un siècle divisée en trois sous périodes à savoir précoloniale, coloniale et postcoloniale.

3. Problématique et Hypothèses

Le problème majeur dans l'histoire sociale de toute l'Afrique Centrale dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle est son intégration dans le commerce transcontinental non seulement à travers la traite des esclaves, mais aussi et surtout par ses produits de cueillette. Les activités commerciales à l'intérieur du continent sont perturbées, des nouveaux groupes d'individus accèdent à ces activités, leur volume augmente et entraîne des changements économiques, politiques et sociaux profonds. L'ivoire et le caoutchouc prennent une importance grandissante et l'esclave devient le sous-produit de l'ivoire. La recherche de tous ces produits crée une instabilité politique, l'Afrique Centrale est en pleine mutation, à la recherche des nouvelles bases et de la nouvelle organisation du pouvoir ; des nouvelles élites politiques et commerciales naissent dans les anciennes structures de la région. C'est à travers les relations politiques et économiques entre les Afro-arabes, les Yeke et les autochtones qu'on peut appréhender la dynamique interne de l'évolution de toute la région.

Le « Katanga »⁴ devient le carrefour du commerce continental, cette intégration se réalise aussi bien par la côte atlantique que par la côte orientale. Notre préoccupation

⁴L'expression « Katanga » ne désigne pas ici la réalité actuelle, il s'agit du pays des Lemba et des Lamba différent de l'Urua, pays des Luba. Lire l'article de Bresseur « Le Katanga et l'Urua » *Mouvement Géographique*, 14 (1897). C'est cette région que nous avons appelée dans notre mémoire de DEA : « Katanga ancien » pour le différencier du « Katanga moderne », qui est une création coloniale. Lire Kalenga Ngoy,

principale est de savoir comment le Katanga s'intègre dans les circuits commerciaux mondiaux. En d'autres termes, quelles sont ses particularités par rapport à d'autres régions de l'Afrique Centrale ? Quelles sont les transformations sociopolitiques qui en découlent et les conséquences que cela apporte sur l'évolution sociale de la région pendant cette période ?

La présente étude se veut une réflexion globale et une réponse à ces interrogations. Notre champ d'étude donne un exemple non seulement d'un processus d'intégration-désintégration sous la poussée des forces internes mais aussi d'un processus d'intégration à l'économie mondiale qui aboutit à la déstructuration des sociétés africaines locales à la fin du 19^{ème} siècle.

Au cours de cette période, deux faits majeurs dominent l'histoire du Katanga. D'abord la présence des Afro-arabes ou Swahili et ensuite la constitution de l'empire de M'siri. Cette présence va redonner à cette région sa place de nœud commercial le plus important du commerce transafricain entre la côte occidentale et la côte orientale. Quoique M'siri ait organisé son empire sur base des structures tributaires héritées du passé mais modifiées largement par des apports nouveaux, ces nouvelles forces ont œuvré au détriment des anciennes aristocraties qui ne tardèrent pas à décliner sous leurs coups.

Le milieu physique du Katanga a favorisé l'installation de plusieurs groupes ethniques, car un des traits caractéristiques de la région, c'est l'abondance du gros gibier. La tradition yeke laisse entendre que les premiers Nyamwezi sont arrivés au Katanga à la poursuite des éléphants. Les ressources du sous-sol de la région ont également attiré la convoitise de tous les étrangers, (Afro-arabes, Swahili, Nyamwezi, Européens). Ainsi donc, le Katanga a été de tout temps convoité à cause de ses richesses par les populations d'origines diverses. Dans cette partie de l'Afrique dont on considère que l'histoire est immobile, on assistera à la mobilité des groupes ethniques lancés sur les routes d'échanges en usant la ruse ou la force, et, partant aux changements d'idées et de comportements qui aboutiront à la création des communautés nouvelles. Le commerce transcontinental avec tous ses collatéraux a bouleversé les structures locales dont l'impact peut être saisi dans plusieurs domaines de la réalité sociale. Sur le plan démographique, on a noté la baisse de la densité humaine due aux incendies des villages, aux massacres des populations. L'économie traditionnelle était affectée par des pillages consécutifs aux passages des caravanes composées de plusieurs milliers d'individus.

« Situation socio-politique du Katanga ancien 1860-1911 », (mémoire de DEA en Histoire, non publiée, Unilu, 2010).

La colonisation européenne s'est imposée comme un ensemble de contacts entre peuples dans des rapports d'inégalité. Elle peut être définie comme une mise en train d'une politique visant à transformer les sociétés locales en sociétés modernes soumises aux métropoles industrialisées d'Europe occidentale. C'est une entreprise de transformation des sociétés en partenaires obligés, en « prolongements des métropoles », c'est-à-dire en appendices utiles et nécessaires. La particularité de la colonisation qui débute en Afrique, et particulièrement au Katanga à la fin du 19^{ème} siècle, c'est qu'elle est une imposition du mode de production capitaliste qui finira par dominer les modes de production lignagers et tributaires locaux.⁵ Selon Jean Luc Vellut, le système colonial ne diffère pas fondamentalement des régimes précédents basés sur la chasse à l'homme et le travail forcé. La « violence structurelle » va s'installer par une contrainte administrative et policière plus rationalisée et systématique.⁶ Pour Young, L'état colonial avait les caractéristiques spécifiques suivantes : l'impact profond de la dynamique de partition pendant la « lutte pour l'Afrique » forçant les colonisateurs à affirmer d'une façon claire la stabilité de leur domination sur les territoires gouvernés ; la survie de l'état colonial nécessitait des mécanismes d'extraction rapide de revenus qui introduisaient un mode de gouvernement extrêmement brutal et violent ; l'ampleur du travail rural forcé ; l'idéologie développementaliste et les avantages sociaux structurant l'idéologie de l'Etat ; les technologies sophistiquées de domination, développées au moment où, dans leur évolution historique, les Etats colonisateurs avaient atteint le point de maturité de leur développement interne ; la simultanéité de la construction de l'Etat colonial et le développement de l'idéologie raciste en Europe.⁷

En termes clairs, l'idée majeure est celle de comprendre comment Bunkeya, jadis un carrefour commercial pendant la période précoloniale, ne sera qu'un simple chef-lieu d'une chefferie traditionnelle reconnue par l'administration européenne et redeviendra au cours de la période postcoloniale un grand centre de négoce de la région. Notre préoccupation est celle de savoir comment les populations ont su s'adapter aux conditions de vie nouvelles et voir dans

⁵Kayamba Badye, «Le Katanga : fondements historiques d'une identité culturelle »*StudiaKatangensia*, 12 (juin et septembre 1995), 128.

⁶J.L.Vellut, « La violence armée dans l'état indépendant du Congo. Ombres et clartés dans l'histoire d'un état conquérant » *Cultures et développement*16 :3-4(1984), 671-707.

⁷C.Young, *The African colonial state in comparative perspective*, (Yale up, new haven and London, 1994), 44.

quelle mesure la colonisation a apporté des changements dans les rapports sociaux. Quelle est l'importance, profonde ou relative, de ces éléments de transformation dans les milieux concernés ? Quels sont les degrés d'intégration au sein des sociétés rurales ? Quel est surtout le niveau de changement de mentalité qu'ont développé ces nouvelles structures auprès des habitants de Bunkeya ? Il est en fait nécessaire de percevoir dans quelle mesure ces structures, tout à fait étrangères au milieu, ont été perçues dans le monde rural, et comment l'individu a ressenti l'apport de ces nouvelles données. Il s'agit aussi de comprendre comment les structures socio-politiques de Bunkeya ont évolué et cela en rapport avec les règnes de différents chefs qui se sont succédé à la tête de la chefferie depuis la mort de M'siri jusqu'à la fin du règne de Godefroid Munongo. Quelle est leur part dans l'évolution sociale de Bunkeya ?

Comme nous l'avons souligné plus haut, les migrations de Yeke aboutirent à la création de la ville de Bunkeya, dans une plaine placée à la croisée des voies commerciales orientale et occidentale, située à proximité de la rivière et entourée des montagnes. Bunkeya ainsi créée devint à la fois un centre politico-administratif et la résidence principale de M'siri déterminée par les processus d'appropriation et de réinvestissement du produit du travail. Les résidences de M'Siri avaient été établies successivement à Kimpata, à Nkulu et à Munema, tous des quartiers de Bunkeya. La population de la cité de Bunkeya s'élevait, selon les estimations des plusieurs témoignages d'explorateurs, à plus de 10.000 habitants. Devenu le siège de l'administration, Bunkeya cumula aussi des fonctions commerciales et de gestion dont l'organisation locale entre les habitants de la zone économique était une économie d'autosubsistance troquée entre les gens de métiers et les groupes professionnels. Par ailleurs, Bunkeya s'ouvrit peu à peu à la pénétration des trafiquants côtiers. Les Yeke organisèrent le commerce à longue distance avec le concours du politique et l'autorité du mwami devint garante de l'économie et de la sécurité en obligeant les trafiquants de passer par Bunkeya pour les échanges. Dès lors, la capitale atteint sa prospérité à cause du marché d'esclaves, du cuivre et de l'ivoire. Sur le plan spatial, la capitale fut divisée en plusieurs quartiers entourés de remparts et ayant pour chefs ses Bagoli (femmes de M'siri) ou parents. Les plus connus de ces quartiers étaient Kimpata, Munema, Nkulu et Kaleba. Ils étaient entourés de plusieurs villages éparpillés à travers la plaine.

L'occupation coloniale apporte des bouleversements dans les structures sociales de Bunkeya. En effet, la mort de M'siri inaugure une autre phase de l'histoire et son successeur Mukanda Bantu ne continuera pas l'œuvre de son père, puisque, non seulement il s'installe à

Lutipisha près de Lofoi, mais aussi et surtout il est au service de l'EIC et participe avec ses guerriers à l'occupation effective de la région. Bunkeya est en ruine. Il n'y a que des vieillards et des invalides qui y sont restés, la famine s'accroît et devient une véritable calamité. C'est une période obscure pour Bunkeya.

La montée au trône en 1910 de Mwenda Kitanika inaugure la nouvelle phase de la refondation de Bunkeya. Kitanika amorce l'urbanisation de la cité de Bunkeya, les populations regagnent peu à peu la cité. Les structures politiques se modifient, la cité est divisée en quartiers dont les responsables sont désignés par rapport à leurs mérites. Ce n'est plus seulement les Bagoli qui dirigent ces quartiers mais aussi les représentants des familles des guerriers de M'siri et des grandes corporations. Ce renouveau est soutenu par les religieux bénédictins qui construisent les infrastructures scolaires et sanitaires. Il faut également noter l'œuvre non négligeable des missionnaires de la Plymouth qui étaient les premiers à donner les rudiments de lecture et d'écriture aux Yeke depuis les années 1886-1890. A la même période, dans le Haut-Katanga industriel, les premiers contacts entre les masses rurales et le monde industriel ont lieu à travers le travail migrant. Plusieurs études ont parlé des méfaits de ces premières relations ; les communautés villageoises étaient perturbées dans leur propre organisation du travail et dans leur mode de vie. Certains spécialistes du mouvement ouvrier ont même soutenu que les recrues au bout de leurs contrats se retrouvaient sans moyens et sans terres cultivées. Vraisemblablement le travail migrant avait perturbé l'organisation du travail agricole dans les villages. Mais les recrues n'étaient pas ruinées, elles revenaient avec des biens matériels et avaient acquis un autre statut social qui dépendait désormais de leur avoir. Les fonctions de surveillance, de capitas, de policiers ou de recruteurs d'impôt étaient généralement exercées par ces anciens travailleurs non pas parce qu'ils n'avaient pas d'occupation, mais parce que ce travail leur accordait des privilèges au sein de la communauté villageoise. D'autres encore sont devenus des marchands. Les nouvelles habitudes, les nouvelles conceptions de ces hommes n'ont pas compromis les communautés locales, elles ont engendré par contre la dynamique de changement sur le plan des mentalités.

A partir 1928 et surtout après la seconde guerre mondiale, on assiste à la période de la stabilisation de la main-d'œuvre africaine. Les travailleurs ne regagnaient leurs régions qu'après la retraite. Certains travailleurs ont profité de leur instruction ou de celle de leurs proches pour devenir, au retour dans leurs milieux, non pas toujours des fauteurs des troubles au sein des chefferies, mais des personnes-ressources : conseillers des chefs coutumiers, juges, clercs étaient choisis parmi eux. Ils contribuaient ainsi au développement des

structures sociales et mentales des entités coutumières dont ils faisaient partie. Les activités agricoles et commerciales étaient dirigées vers les villes industrielles. Bunkeya, malgré l'imposition des cultures obligatoires, compte toujours sur l'agriculture, **son** activité de subsistance. Le commerce vers la ville est basé essentiellement sur les produits de cueillette, d'élevage et de chasse dont le revenu sert généralement à payer l'impôt.

Le Mwami Mwenda Munongo Musanfya, monté au trône en 1940, ne poursuit pas l'œuvre de son prédécesseur sur le plan de l'organisation sociale et spatiale. Les administrateurs territoriaux s'en plaignent : « Le chef Mwenda-Munongo, investi il y a plus d'un an, s'avère très nettement inférieur à son prédécesseur Mwenda-Kitanika. Il n'a ni les moyens intellectuels, ni le sens politique de ce dernier et calque plus volontiers ses attitudes envers ses sujets sur les souvenirs du potentat M'siri, que celles que devrait lui dicter l'évolution du pays depuis 1891.»⁸

A la fin de la seconde guerre mondiale, des organismes chargés de résoudre les problèmes des Noirs furent créés, entre autres, OCA, FBEI, CEPSI. Créé en 1946, le Centre d'Etude des Problèmes Sociaux Indigènes (CEPSI), avait pour mission l'étude de tous les problèmes sociaux des Noirs en y proposant des solutions. Etabli à Elisabethville, il fut doté d'une bibliothèque et d'un bulletin trimestriel pour la publication des travaux de recherche. Son action se limita dans le Haut-Katanga industriel. Cet organisme contribua au développement de Bunkeya en y construisant les infrastructures et en soutenant les actions des communautés villageoises.

Antoine Munongo, qui monte au trône en 1956, réorganise Bunkeya sur le plan politique et est considéré comme le grand bâtisseur de la cité. Il amorce les travaux d'aménagement du lit de la rivière Bunkeya afin de relancer les activités agricoles et d'encadrer les jeunes désœuvrés. Godefroid Munongo devenu mwami en 1976 parachève l'œuvre de son prédécesseur. Plusieurs cultures sont réintroduites : la pomme de terre, le riz, l'oignon. Ce n'est plus seulement une agriculture de subsistance, puisque l'on procède à l'éducation des masses aux cultures maraichères, fruit du contact nouveau engendré par le retour des citadins vers les campagnes suite à la crise financière. Bunkeya devient un centre d'attraction, son espace s'élargit.

Les rapports entre les milieux ruraux et les centres urbains sont restés dans la logique des historiens matérialistes, une alliance systémique entre les intérêts capitalistes et l'état

⁸Archives Africaines, RC/CB, 10 (187), Rapport annuel AIMO territoire de Jadotville 1941.

colonial. Notre étude montre que la dynamique de la colonisation a donné accès aux populations rurales, à l'éducation, aux infrastructures de santé et aux relations socio-économiques entre les villes minières et les campagnes. L'Eglise catholique a joué pleinement son rôle à Bunkeya dans l'éducation des masses. L'on ne peut sous-estimer l'œuvre du CEPSI-CEPSE, structure de l'Union Minière du Haut-Katanga (La grande industrie minière de tout le Congo), dans l'encadrement des populations de Bunkeya depuis la création de cette structure jusqu'au début des années 1980. Les relations socio-économiques entre le villageois et le citadin ont constitué, dans la longue durée, la base du développement du centre de Bunkeya.

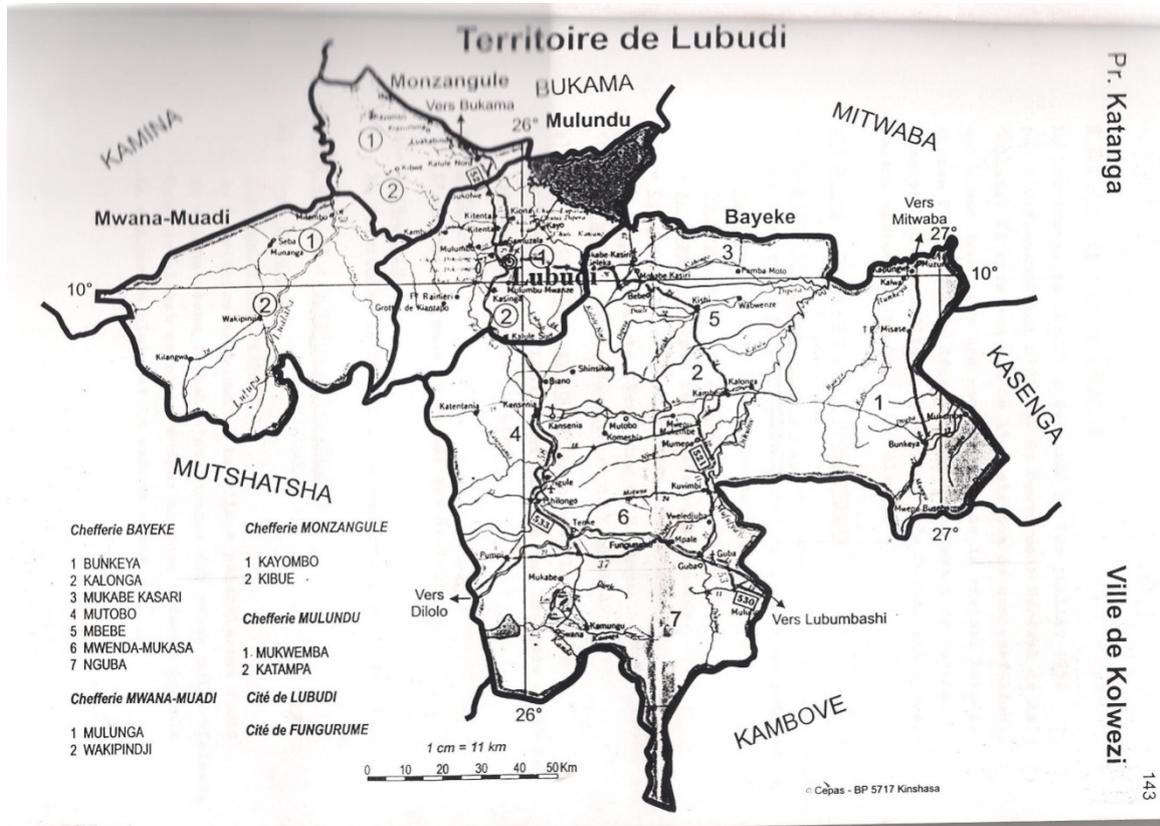
4. Délimitation du sujet

Sur le plan spatial

Bunkeya, dont il sera question tout au long de notre travail, est aujourd'hui le chef-lieu de la chefferie des Bayeke, dans le territoire de Lubudi, district du Lualaba dans la province du Katanga en République démocratique du Congo. Cette cité est située à 200km au nord-ouest de la ville de Lubumbashi et à 78 km de la ville de Likasi. Bunkeya est limitée au nord par la rivière Dikulwe, au sud par le village Mwepu Museba, à l'ouest par le village Mukabe-Kazari et l'est par le village Kikunkuluka. Elle occupe une aire de 4 km² environ dans la plaine Lubembe, sur la rive gauche de la rivière Bunkeya, affluent de la Lufira. Bunkeya est essentiellement bordée par les collines et démunie de sa végétation forestière par ses résidents. Au nord-est ; il ya la colline Kyowe et le mont Nkulu, au sud la colline Kimibamba et au sud-est la colline kimpata. Plus loin à l'Est, se dressent les monts Kundelungu. Sa position en altitude (950m) détermine une température moyenne de 22°C. Bunkeya, située à la longitude 28° 58' Est et la latitude 10° 23' Sud, connaît un climat tropical avec alternance des saisons pluvieuse et sèche. La durée de chaque saison est d'environ 6 mois. Les cours d'eau de Bunkeya sont les suivants :

- Bunkeya passe à l'extrémité de Lubembe, du sud-est vers le nord-est.
- Kalambulua, au sud de la colline Kimibamba, arrose les quartiers Kaleba et Nkulu.
- Kankofu passe au sud de la plaine Lubembe et se jette dans la rivière Bunkeya. La chefferie des Bayeke, dont fait partie Bunkeya, est dominée par une végétation de type savane herbeuse et de forêt claire, *miyombo* en kisanga ou *livunda* en kiyeke, On retrouve à quelques endroits les graminées et herbacées qui deviennent nombreux au nord des rivières.

siens et fonda un royaume. Notre étude couvre non seulement Bunkeya mais aussi toutes les agglomérations autour de cette cité qui ont connu une influence directe et permanente de ce centre.



Source : L.de Saint Moulin et J.L Kalombo Tshibanda, Atlas de l'organisation administrative de la République Démocratique du Congo, Kinshasa, 2005.

Sur le plan temporel

Le terminus a quo correspond à l'implantation des Nyamwezi ou des Yeke dans la région. En effet, vers 1860 le royaume Luba connut des conflits de succession très intenses, c'est pendant cette période que M'siri et d'autres puissances extérieures (Afro-arabes) en profitèrent pour s'imposer. Mais l'expansion yeke se poursuivra jusqu'aux années 1870 avec la création de Bunkeya comme capitale du Royaume autour de 1880.

L'année 1992 coïncide avec la mort du mwami Godefroid Munongo qui a su relancer les activités agricoles et commerciales qui ont fait de Bunkeya un nouveau carrefour commercial de la région. Membre cofondateur de la Conakat, ministre du gouvernement katangais, plusieurs fois ministre sous le régime Mobutu, sa position sociale a contribué au développement de Bunkeya.

Sur le plan analytique

Ce travail tente de reconstituer l'histoire sociale d'une région qui a connu plusieurs occupations étrangères, des incursions luba-lunda, de l'empire de M'siri en passant par la colonisation belge jusqu'à la période postcoloniale. Il s'agit de chercher à connaître la mentalité collective ou individuelle, les sentiments, les attitudes d'un peuple, les transformations sociales d'une contrée ou d'un centre à un moment de l'histoire, c'est en fait saisir l'histoire dans sa totalité.

Notre approche théorique et notre problématique concernent essentiellement le terrain préparé par l'expansion du mouvement de colonisation dès la fin du XIX^{ème} siècle. Cette expansion, perçue dans toutes ses formes, a nécessairement occasionné des répercussions au sein des sociétés colonisées dans un grand nombre des domaines de la vie sociale. Notre propos, ici, est de voir, comment l'historien peut arriver à cerner ces effets, surtout à segmenter les divers secteurs où la colonisation, par le truchement de l'administration et des stations des missionnaires, a secrété une influence sur l'évolution sociale de Bunkeya jusqu'à la période postcoloniale. L'historien doit donc, dans la mesure du possible, percevoir les données historiques qui couvrent tous les domaines de l'évolution d'une société.

L'histoire sociale en milieu rural par contre permet à l'historien de mieux saisir la sensibilité des groupes concernés et confrontés à une structure externe, qu'elle se présente parfois sous des dehors coercitifs ou au contraire sous des rapports d'égalité. Notre objectif dans cette analyse n'est pas de savoir quand se produit une modification même partielle de la mentalité du groupe, ni de chercher à voir si une mentalité évolue ou se transforme à la suite d'une brutale modification des structures de la société, type révolution, ou au contraire si c'est un changement de mentalité qui engendre un processus révolutionnaire. L'histoire sociale se veut insérée dans le temps tout en cherchant de retrouver la couleur et l'originalité de tel ou tel groupe humain, dans son individualité, comme dans ses rapports avec d'autres groupes ou avec des milieux différents. L'historien ne désire pas de formuler des lois, au contraire le sociologue y tend.⁹

Nous ne pouvons pas clôturer ce point sans parler de l'historiographie de l'Afrique en général et du Congo en particulier. Notre étude ayant comme terminus ad quem l'an 1992, notre propos s'articulera autour des événements qui ont marqué les années 1990 et le début du 21^{ème} siècle. Sur le plan mondial, la fin du 20^{ème} siècle est caractérisée par ce que certains ont

⁹A.Nouschi, *Initiation aux sciences historiques*, (Paris, 1967), 51-52

appelé l'avènement du capitalisme américain à la suite de l'écroulement du mur de Berlin et du démantèlement de l'URSS. En Afrique, du moins l'Afrique francophone ; c'est l'heure des conférences nationales souveraines. Ces dernières valorisent et mettent sur le devant de la scène des opérateurs privés, membres des organismes nationaux et internationaux qui forment ce que l'on va appeler « société civile ». Ces opérateurs ne tarderont pas à devenir des interlocuteurs valables, sinon légitimes et même légaux en lieu et place des gouvernants dans le seul but de contourner les appareils des Etats classiques. L'historien congolais Yogolelo voit en cette démarche l'éclatement de l'Etat-nation et de l'histoire aussi. Une histoire au présent. Elle s'appuie non sur des sources classiques, mais sur des sources spécifiques, sources vivantes, présentes, populaires : récits de vie, arts plastiques, photographies, chansons des minorités, des déshérités...consacrés aux minorités, aux déshérités...¹⁰ Loin de la querelle entre historiens classiques et modernes, la nature des sources utilisées dans ce travail prouvent à suffisance qu'aucun aspect de l'histoire sociale du Congo n'a été négligé. Le parcours historiographique du Congo a privilégié au cours des années 90 l'aspect politique. Au début de ce vingt-unième siècle, des thèmes politiques aussi bien que sociaux enveloppent la recherche historique, les guerres et leurs conséquences sociales, les implications des multinationales dans la gestion des affaires de l'Etat, etc. En clair, l'analyse historique doit tenir compte des éléments épistémologiques qui la différencient des autres disciplines : le contexte, le changement comme l'a si bien souligné Miller : « Yet out of this initial reliance on methods, conceptualization, and narratives distinctly ahistorical in logic and alien to Africa, historians gradually added context, change and african agency, the three epistemological elements that together distinguish history from others disciplines, to create a more historicized african past. ».¹¹ Ainsi donc nous ne dirions pas avec Yogolelo : on a raffiné sur les théories et les concepts, on raffine maintenant sur les sources, sans guère de prise sur elle non plus : la réalité africaine fuit, échappe...¹² La réalité historique de l'Afrique dans n'importe quel thème d'actualité, dépend de l'analyse et des objectifs poursuivis et à atteindre.

Toute l'histoire du Congo, des origines à nos jours, demeure donc d'actualité, au niveau de la recherche historique. Les connaissances actuellement disponibles ont été accumulées essentiellement à partir d'une

¹⁰Yogolelo Tambwe ya Kasimba, « Cinquante ans d'historiographie de l'Afrique noire 1950-2000, un parcours analytique et bibliographique » *Likundoli* (enquêtes d'histoire congolaise), numéro spécial, (2003), 140-162.

¹¹J.C.Miller, « History and Africa/Africa and History », *The American Historical Review*, 104:1 (Février 1999), 1-32.

¹²Yogolelo Tambwe ya Kasimba, « Cinquante », 161.

démarche « par le haut », rapportant surtout l'histoire des « grands hommes » et des « faits saillants » se déroulant dans la capitale. L'histoire « d'en bas », celle du bas peuple reste à faire, de même que l'histoire des différentes régions. Jusqu'à présent, les informations disponibles sur le Congo sont à la fois discriminatoires et inégalement réparties sur le plan spatial. Si, sur le plan thématique, l'histoire précoloniale est moins assumée que l'histoire coloniale et postcoloniale, l'histoire du Congo septentrional l'est également par rapport à celle du Congo méridional. L'enjeu consiste à considérer avec autant d'importance l'ensemble du Congo, afin que les différentes données régionales puissent ensemble produire l'histoire « totale » de ce pays.¹³

L'histoire sociale de Bunkeya s'insère dans un vaste champ de l'histoire urbaine et rurale de l'Afrique au sud du Sahara en général et de l'histoire des villes précoloniales d'Afrique en particulier.

Des travaux de grande envergure ont été consacrés à l'histoire urbaine de l'Afrique, mais Catherine Coquery-Vidrovitch dans son ouvrage, « histoire des villes de l'Afrique noire » souligne que les historiens de l'Afrique ont assez peu écrit sur les villes surtout anciennes. Ils ont laissé ce champ à quelques anthropologues surtout de langue anglaise et, à partir de l'époque coloniale, aux géographes.¹⁴

La collection *Africa's Urban Past* sous la direction de David Anderson et Richard Rathbone a réservé une place spéciale à l'histoire urbaine précoloniale. J. L. Vellut qualifie cette collection de la plus ambitieuse, puisqu'elle a pu rassembler un éventail des travaux de sociologie, de politique et d'économie urbaine.¹⁵ Cet auteur souligne que la revue *Afrique & Histoire*¹⁶ a consacré un dossier à des problèmes d'histoire culturelle de la ville, un domaine qui avait moins retenu l'attention des éditeurs de *Africa's Urban Past*.

Etablissant une chronologie relative de l'histoire urbaine de l'Afrique, Catherine Coquery-Vidrovitch la divise en cinq sous-périodes. La première est celle des villes anciennes dont l'émergence correspond à l'expansion de l'agriculture au début de notre ère. La seconde concerne des villes créées aux contacts avec l'islam et le monde arabe ; vient en

¹³I.Ndaywel è Nziem, « L'historiographie congolaise, un essai de bilan », *Civilisations*, Revue Internationale d'Anthropologie et Sciences Humaines, 54(2006), 237-254.

¹⁴C. Vidrovitch, *Histoire des villes d'Afrique noire, des origines à la colonisation*, Ed. Albin Michel, Paris, 1993, 9.

¹⁵J.L Vellut(Dir), *Villes d'Afrique, Explorations en histoire urbaine*, L'harmattan, Paris, 2007, 13

¹⁶« Villes d'Afrique : circulations et expressions culturelles », coordination GOERG, Odile, *Afrique & Histoire*, Paris, Verdier, numéro 5, 2006, cité par J.L. Vellut, *Explorations*, 13.

troisième position la période de l'introduction des forts côtiers et de l'architecture portugaise dès la seconde moitié du 15^e siècle. La quatrième période correspond à la phase coloniale, et la cinquième, la ville contemporaine des indépendances.¹⁷

Fouilles archéologiques, majestueux vestiges telles les hautes murailles de granit et les bâtiments de pierres de la Grande Zimbabwe- cette ville de l'aire culturelle xhosa,- écrits de voyageurs et de marchands arabes ou swahili, descriptions livrées par les premiers explorateurs européens témoignent de l'existence de villes africaines dont l'existence ne relève d'aucune influence exogène.¹⁸

Mais notre attention est focalisée sur la phase qui précède la colonisation qui a vu naître Bunkeya au cœur de l'Afrique centrale, Peu d'études ont été consacrées à l'histoire des villes précoloniales de l'Afrique centrale. La raison majeure de cet état de choses est que cette partie du continent n'avait pas connu une tradition urbaine en dépit des vestiges archéologiques du Bas Logone et du Bas Chari.¹⁹ D'ailleurs la collection *Africa's Urban Past* n'en fait pas grand écho, en dehors de l'étude de John Thornton sur l'ancienne capitale du royaume Kongo appelée Mbanza-Kongo ou Sao Salvador. Dans l'introduction de cet ouvrage collectif, David Anderson et Richard Rathbone, font allusion aux villes qui connaissent un développement spectaculaire au 19^e siècle sous l'influence du commerce à longue distance le long du fleuve Congo(Zaire), Mais ces villes fluviales du 19^e siècle étaient remarquables par leur taille. Elles avaient une population de plus de 5000 habitants et pouvaient peut-être dépasser la barre de 10.000 hommes.²⁰ Voici la description qu'en fait Jan Vansina et qu'ils prennent : « In their structure, Jan Vansina describes these towns as "villages writ large". Undoubtedly their placement and extent were influenced by changing patterns of external trade- as the large town of Bongo, described by one writer as "the Venice of Africa", where the dwellings were built on artificial mounds to raise them above the water- but they were intrinsically African in their design, orientation and social and political organization.²¹

¹⁷C.Vidrovitch, « Villes d'Afriques noires : les héritages de l'histoire », dans *Occasion Paper*, 14(1995), *From Post-traditional to Post-Modern, International Development Studies*, Roskilde University, 177-182.

¹⁸A.M Frerot(dir), *Les grandes villes d'Afrique*, Ellipses, Normandie(France), 1999, 11.

¹⁹J.Igué Ogunsola *Les villes précoloniales d'Afrique Noire*, (Karthala, Paris), 2008, .85.

²⁰J.Vanisina *Parths in the rainforests :towards a history of political tradition in equatorial Africa*, cité par D. Anderson et R.Rathbone (dir), *Africa's Urban Past*, Oxford : James Currey, 2000, 4-5.

²¹Ibid,

Ces auteurs mentionnent également que Kazembe, capitale de l'État Lunda plus au sud, était une ville grande et plus importante ville. en 1832, elle fut décrite comme couvrant un espace de trois kilomètres de longueur.

C'est le bas niveau de l'aménagement de l'espace en général et particulièrement pour les cités qui frappe les Européens qui viennent en Afrique centrale aux 18ème et 19ème siècles, à cela s'ajoutent le caractère rudimentaire des techniques et des matériaux, l'instabilité des résidences-capitales dont le site reste rarement le même pendant des décennies.²² En effet, peu de différences étaient donc visibles (pour ce qui concerne les royaumes et empires en Afrique centrale) entre les centres de décision politique et les villages, les matériaux de construction étaient identiques à savoir des pieux de bois assemblés par des lianes pour former la clôture, des nattes tresses en fibres de palmier ou de papyrus, de l'argile qui servait à consolider les différents matériaux d'origine végétale et des chaumes divers pour couvrir les toits. La ville n'avait donc aucune architecture particulière pouvant la distinguer du village²³. C'est dans ce sens que Vansina a parlé des larges villages.

Comme on peut le constater, Bunkeya n'apparaît nullement dans cette littérature sur les villes précoloniales pour des raisons bien évidentes. Elle est née dans des circonstances particulières et n'avait survécu comme ville que pendant un bref moment. En effet, fondée autour des années 1875-1880, sa puissance va s'effondrer en 1891 avec la disparition de son fondateur, M'siri.

Au sens précolonial, la ville peut se définir comme une communauté dont une part importante est composée d'administrateurs de métier, des fonctionnaires, des prêtres, des artisans et des commerçants qui ne capturent ni n'utilisent leur propre nourriture mais vivent de surplus de production d'agriculteurs ou de pêcheurs vivant soit dans la ville soit à l'extérieur de murs. Cette définition n'est pas éloignée de la démarche des géographes nigériens qui ont suggéré trois critères pour différencier une ville d'un village ou d'un hameau de culture.

- une ville doit se signaler par la complexité de ses activités économiques : elle doit compter au sein de sa population à la fois des agriculteurs, des employés, des commerçants et des industriels, l'industrie englobant ici l'artisanat ;

²² Kayamba Badye, M., « Cités pré-coloniales dans les Etats du Katanga cuprifère (XIXème siècle) », dans Amuri Mpala Lutebele, M., *Lubumbashi, cent ans d'histoire*, L'Harmattan, Paris, 2013, 199.

²³ Igué Ogunsola, *Les villes précoloniales*, 86.

- la ville doit avoir une intense activité commerciale par la tenue de ses marchés plus que l'importance de ses magasins ;

- la ville doit avoir un système administratif bien élaboré, basé sur la présence d'un pouvoir qui tient sa force des dieux, d'une appartenance lignagère ou de la qualité personnelle du chef ;

- ces trois critères doivent néanmoins être réunis par des établissements de 5000 habitants au moins.²⁴

Bunkeya ne peut pas être simplement défini par la taille ni par la proportion des populations engagées dans l'industrie. Car, beaucoup de grandes cités ont atteint une renommée non pas comme centres de production mais comme des points de polarisation et de focalisation des échanges commerciaux. Toutefois, il convient de définir Bunkeya par les fonctions qu'elle a assumées, par sa capacité d'assimilation et par sa rapidité de transmettre une nouvelle synthèse culturelle. A cet effet, la capitale de M'siri cumula les fonctions politico-administratives avec les fonctions commerciales et de gestion qui découlaient de la concentration dans une même agglomération d'un pouvoir exercé par la conquête d'un vaste territoire. A partir de ces conditions, un système de répartition et de distribution du produit s'est développé. C'est une expression et un déploiement d'une capacité technique au niveau de l'organisation sociale.

Ainsi cette étude montre les différentes mutations que connaîtra ce centre urbain précolonial. Même réduit en simple village pendant la période coloniale, il aura gardé dans son organisation jusqu'à la période postcoloniale des éléments caractéristiques d'un centre d'attraction et de polarisation.

L'histoire de Bunkeya s'insère également dans l'histoire politico-administrative coloniale de l'Afrique en général et du Congo en particulier. Les chefs yeke comme les autres chefs africains ont joué le rôle d'intermédiaires entre leur population et l'administration coloniale.

L'imposition de la loi européenne a transformé les types de relation entre les leaders locaux et leurs sujets. Les cours et les aristocraties anciennes n'étaient plus l'ultime source de l'autorité politique, toutes les institutions légitimes sur lesquelles on se référait dans le passé ont perdu leur sens et leur effectivité.²⁵ La difficulté de la tâche déléguée aux chefs et tuteurs africains a

²⁴A.Mabogunje, *Yoruba towns*, Ibadan University Press cité par J.Igué Ogunsola, *Les villes précoloniales*, 17.

²⁵G.Macola, *The Kingdom...*, 191.

été reconnue à la fois par les anthropologues et les historiens de l'Afrique coloniale. Ces chefs devaient deux maîtres et leur plaire équitablement, l'administration coloniale d'une part et le peuple de l'autre part. Mahmood Mamdani, un des principaux analystes de l'Afrique d'aujourd'hui, affirme catégoriquement que l'absorption des autorités traditionnelles dans les États coloniaux centralisés en Afrique sous domination britannique a sévèrement ruiné leur prestige au sein des populations autochtones. Les analyses de cet auteur ont porté surtout sur la légalité institutionnelle de l'administration indirecte. Le dualisme juridique de l'administration indirecte a juxtaposé le droit moderne à côté du droit coutumier. Le droit moderne devait réglementer les relations entre les autochtones. Le droit coutumier devait être la loi tribale.

My general point is this. Legal integration characteristic of direct rule defined a form of state based on the rule of law. It was a state form which framed civil society. In contrast, indirect rule was grounded in a legal dualism, central to which was the colonial construction of administrative justice, called customary law. It was the anti-thesis of a rule of law. It was, rather, legal arbitrariness. Indirect rule was the form of the state that framed the social life of the "free" peasantry.²⁶

L'administration coloniale belge a pratiqué une politique ambiguë dans la mesure elle n'était pas appliquée partout de la même façon. Le pouvoir local fut brouillé, non seulement parce que la configuration de l'espace congolais avait entraîné des restructurations économiques importantes brutales, mais aussi parce qu'on a observé de plus en plus de conflits de statut entre les échelons du pouvoir qui furent établis dans le cadre colonial à partir de la réorganisation des espaces dits coutumiers. A la base de cette organisation administrative coloniale se trouvait la chefferie.²⁷

La chefferie des Yeke, l'objet de notre étude fait partie de cet ensemble d'entités où l'autorité européenne avait, pour s'installer, adopté une stratégie d'infiltration des pouvoirs

²⁶ M. Mamdani « Indirect rule, civil society and ethnicity », dans *Occasion Paper*, 14(1995), *From Post-traditional to Post-Modern, International Development Studies*, Roskilde University, 220-225.

²⁷ P. Bouvier, *La décentralisation en République Démocratique du Congo. De la première à la troisième république 1960-2011*, (Edition le Cri, MRAC, Belgique), 2012, 32.

locaux afin de les travestir.²⁸ Cette chefferie ressemble quelque peu aux entites dites mixtes, créées mais non reconnues selon l'esprit du décret du 06 octobre 1891. Ces chefferies furent à la base de nombreuses contestations dont l'autorité coloniale se fit l'arbitre, Le pouvoir yeke a toujours recherché sa légitimité, parce que contesté par les autochtones Sanga.

5. Sources et méthodologie du travail

L'histoire sociale d'une région ne peut se réaliser sans connaître préalablement le milieu et les acteurs qui agissent dans l'organisation générale de toute la société. La méthodologie du travail met l'accent non seulement sur les stratégies à utiliser dans la conception de la recherche mais également les moyens pour décrire et analyser les faits. L'histoire sociale de Bunkeya depuis la seconde moitié du 19^{ème} jusqu'à la fin du 20^{ème} siècle doit être perçue comme une analyse mettant en exergue les véritables causes de l'évolution des phénomènes sociaux et faisant ressortir les changements, les ruptures et les permanences observés sur terrain.

La méthode historique convient mieux à cette étude dans la mesure où elle permet d'appréhender la réalité historique dans toute sa totalité. Elle permet de comprendre la dynamique du changement dans cet espace où les intérêts sont divergents ; à l'origine, c'est la convoitise des matières premières. La région de Bunkeya était convoitée aussi bien de l'intérieur (Lunda de Kazembe) que de l'extérieur (incursions Luba). La présence swahili et arabe, les Nyamwezi, l'occupation européenne mettront fin à l'indépendance de toute la région. Cette étude s'étale sur trois périodes : précoloniale, coloniale et postcoloniale. L'on nous reprocherait d'avoir accordé une place importante dans cette périodisation à la colonisation. Ce phénomène est vu par Cheik Anta Diop comme une suspension du temps qui a tout bloqué (évolutions, échanges), tout figé (institutions). Se référant aux trois époques Passé-Présent-Avenir, Mudimbe et Jewsiewicki, à la suite de Diop soutiennent que ces trois époques correspondent à un passé glorieux, une parenthèse coloniale, un futur annoncé qui est la reprise du mouvement.²⁹ Mais Bunkeya ne doit sa survie qu'à la colonisation. En fait, cette cité devrait disparaître avec son fondateur mais elle ne put résister que grâce aux agents de l'EIC.

La méthode historique s'appuie généralement et essentiellement sur les techniques documentaires. La collecte des documents a été rendue difficile par la disparition dans nos

²⁸ Ibid

²⁹ F.X.Fauvelle-Aymar, *L'Afrique de cheikh Anta Diop : histoire et idéologie*, Karthala, (Paris, 1996), 42-43.

bibliothèques des sources littéraires pourtant abondantes pour la période précoloniale. Il s'agit notamment des récits des voyageurs, explorateurs et missionnaires qui ont été de passage dans la région. Nos visites de recherche au Musée de Tervuren, à l'Abbaye Saint André de Bruges en Belgique nous ont aidé à combler cette lacune. Faire de l'histoire dit Paul Veyne est avant tout essayer de coller au mieux à une réalité par l'intermédiaire de documents écrits ou non et non se livrer à des spéculations plus ou moins impressionnantes dénuées de tout fondement.³⁰

Les sources dont nous nous sommes servi sont les journaux de route des explorateurs de passage au Katanga tels que Reichard, de Capello et Ivens, et des missionnaires qui ont résidé dans la région dont le plus important est Arnot, les comptes rendus des voyages des agents de l'EIC, Le Marinel, Delcommune, Verdick, Delvaux réunis dans leurs ouvrages ou dans le journal «*Mouvement géographique* ». Ces sources, quoique d'opinions divergentes parce que défendant des causes, sont des matériaux bruts donc de première main. Elles sont proches de la réalité du terrain. La difficulté dans l'exploitation de ces sources en est que nous n'avons pas eu accès aux sources littéraires arabes ou swahili qui auraient pu nous donner leur propre vision du problème. Nous nous sommes également servi des sources d'archives, des rapports d'enquêtes ethnographiques conservés à la section d'ethnographie du Musée de Tervuren dans le fonds «*Olga Boone* ». Comme le souligne J. Vansina, «*Toute analyse ethnographique doit être traitée avec suspicion. La règle est : Ne supposez pas, prouvez.*»³¹ Les données ethnographiques s'attachent à décrire certains aspects généraux d'une société : croyances, structure de parenté, univers rituel, etc. Le caractère parfois intemporel et visant l'étude du long terme rend leur utilisation délicate. Il s'agit donc d'identifier clairement l'objet de la description, d'en dégager la part d'interprétation, de localiser les lieux de l'enquête et l'époque où elle fut effectuée.

Pour ce qui concerne la période coloniale, nous avons consulté les rapports administratifs d'enquêtes politiques et historiques réalisées par les administrateurs de territoire de l'époque. Les Rapports AIMO de la province du Katanga, les Rapports politiques et économiques des territoires de Jadotville, de Lubudi et de Kambove sont conservés aux Archives Africaines et à la bibliothèque africaine du Ministère fédérale des Affaires Etrangères à Bruxelles. A la Bibliothèque africaine, nous nous sommes servi des microfilms contenant les rapports politiques du territoire de Kambove de 1913 à 1924. Nous avons

³⁰P.Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Seuil, (Paris, 1971), 15-21.

³¹J.Vansina, «*Quand l'événement est rare* », *Etudes africaines offertes à Henri Brunshwig*, éditions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, (Paris, 1982), 6.

recouru aux archives de la Division provinciale de l'Intérieur conservées en copie au CERDAC (Centre d'Etudes et de Recherche Documentaire sur l'Afrique Centrale de l'Université de Lubumbashi), aux documents administratifs des territoires de Lubudi et de Kambove, et de la Mairie de Kolwezi. De manipulation difficile, parce que conçus et rédigés selon une certaine idéologie, ces rapports renferment des informations utiles mais qu'il faut les soumettre à l'analyse critique en les situant dans le contexte politique de leur élaboration. L'Archevêché de Lubumbashi tout comme l'Abbaye de Saint André de Bruges, nous ont été d'un apport considérable, les correspondances, les études personnelles des missionnaires sur les différents aspects de la situation sociale de Bunkeya, les diaires, les registres de baptême et de confirmation de la mission Saint Jules de Bunkeya ont éclairé nos investigations là où il le fallait. Le « Bulletin des missions des Bénédictins » et l'« Echo of service » des missionnaires protestants ont été les deux références importantes de la présence missionnaire dans la région. Les travaux récents consacrés à la région, thèses de doctorat, mémoires de licence, travaux de fin d'études, ouvrages généraux et articles des diverses revues scientifiques traitant des aspects de la situation de Bunkeya ont constitué aussi nos sources d'information.

Les données orales recueillies par nos prédécesseurs ont permis d'orienter nos enquêtes de terrain principalement à Bunkeya et dans d'autres lieux tels que Lubudi, Mukabe-Kazari, Fungurume, Likasi, Lubumbashi. Sur terrain, nous avons procédé d'abord à l'identification des informateurs. Le travail s'étalant même sur la période ancienne, il nous fallait trouver des traditionnistes. Il nous fallait contourner les difficultés que rencontrent les historiens de terrain dans la récolte des données orales. Dans l'exploitation de ces sources orales, des avancées considérables ont cependant été accomplies dans les années 80 en matière de méthodologie, Jan Vansina et aussi David Henige, qui par ailleurs dirigent le périodique *History in Africa* où l'accent est constamment mis sur les questions de méthode, ont passé en revue les causes possibles d'altération, d'instrumentalisation des récits historiques. L'empreinte de l'idéologie est particulièrement marquée dans les récits relatifs aux origines et aux migrations. Ils sont infléchis par le principe d'antériorité sur le sol, source de droit. En outre, dans les versions officielles, les ancêtres des hommes d'aujourd'hui sont censés être arrivés massivement, et en même temps, d'un même lieu, affirmations que des enquêtes plus poussées mettent à mal. Les récits, lorsqu'ils sont livrés au chercheur, sont remodelés, manipulés en fonction des intérêts des individus et de la collectivité : c'est le

lourd « poids du présent »³². Cette attitude est caractéristique chez beaucoup de narrateurs Yeke surtout en ce qui concerne les récits relatifs à leur origine et à leur migration. Les récits de leurs voisins Sanga et Kunda nous ont permis de nuancer leurs points de vue. Mais les rivalités des Sanga et Yeke d'une part et des Sanga entre eux offrent un champ de déviation pour une enquête orale. Les traditions orales ne sont pas une source, elles sont au cœur d'une culture. Comme le souligne l'historien Jean-Pierre Chrétien, elles ne se manifestent pas dans n'importe quelle société ni en n'importe quelle époque ; ces traditions ont leur propre vie, leur parcours propre.³³ Nous conviendrons avec cet auteur que la méthode critique de traitement des traditions orales est à la fois sacrilège et respectueuse à leur égard. Sacrilège par comparaison avec les transcriptions du XIX^{ème} siècle, puisque les textes oraux sont établis, situés, comparés, décryptés. Elles représentent, comme les autres sources, une trace que l'on utilise pour restituer le passé. Mais cette approche est en même temps plus respectueuse dans la mesure où l'on ne pense plus que ces messages oraux révèlent une sorte d'inconscient primitif, mais que l'on y voit une façon de maîtriser le réel, une culture au sens plus large, si bien que l'interprétation doit tenir compte de la nature des connaissances véhiculées par ces récits et y retrouver le sens propre à leur époque.³⁴

Nous n'avons pas établi une opposition entre les traditions orales et les autres types des sources orales que nous avons récoltés aussi bien en ville que dans les milieux ruraux. Nous sommes du même avis que J.Vansina pour qui toutes les questions de méthode qui se posent pour l'histoire orale urbaine se posent également pour l'histoire des milieux ruraux ; malgré l'énorme différence entre la ville et la campagne, il n'y a pas lieu, dit Vansina, d'opposer a priori les milieux urbains et ruraux en matière de méthode historique.³⁵ En conclusion, nous pouvons retenir que la reconstruction des événements à travers les témoignages oraux est bien sûr délicate. Dans un contexte de carence ou même d'absence

³²C.H.Perrot, *Lignages et territoires en Afrique aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles : stratégies, compétition, intégration*, Karthala, (Paris, 2000), 9.

³³J.P.Chrétien, « Pour une historiographie des traditions orales : la fin d'une époque dans la région des grands lacs » dans M.Chastanet et J.P.Chrétien, (dir), *Entre la parole et l'écrit, contributions à l'histoire de l'Afrique en hommage à Claude Hélène Perrot*, éditions Karthala, (Paris, 2008), 25.

³⁴J.P. Chrétien, « Pour une historiographie », 37.

³⁵Préface de Jan Vansina de l'ouvrage de Dibwe dia Mwembu, *Faire de l'histoire orale dans une ville africaine : la méthode de Jan Vansina appliquée à Lubumbashi (R.D Congo)*, L'harmattan, (Paris, 2008), 11. Jan Vansina s'attaque aux africanistes francophones qui basent leurs conclusions sur son ouvrage qu'il dit périmer de 1961. Il estime que ces africanistes ignorent l'existence d'un autre ouvrage rédigé en anglais et publié en 1985 sous le titre « Oral tradition and history »

d'archives écrites, il m'a fallu parfois distiller de façon intuitive la version la plus probable des faits. Dans certains cas, il m'a fallu synthétiser quatre ou cinq témoignages sur les mêmes événements. Dans d'autres, nous n'avons qu'un seul témoignage à notre disposition. Nous n'avons rarement utilisé un seul témoignage pour corroborer un renseignement empirique. Nous avons réalisé nos enquêtes principalement à Bunkeya, ainsi que dans d'autres centres ou villes où nous pouvions rencontrer des personnes-ressources maîtrisant une partie de l'histoire sociale yeke. Nous avons été à Likasi, Lubudi, Fungurume, Mukabe-Kasari et Lubumbashi, notre ville de résidence. Nos enquêtes se sont déroulées durant l'espace temporel allant de 2011 à 2013.

Nous avons également recouru à l'approche biographique, en ébauchant les portraits des différents Bami de Bunkeya et en évacuant tout ce qui n'est pas susceptible d'éclairer leurs œuvres de façon immédiate et concrète. Sommes-nous parvenu à rédiger des biographies sans sujet, c'est-à-dire en restituant la production historiquement située d'un style de vie, sans s'intéresser à l'individualité que cette production constitue, mais étant entendu que la dite individualité contribue elle-même à constituer le style de vie en question ?³⁶ Nous avons privilégié une approche critique en présentant une vision plus détaillée des règnes de ces chefs yeke.

6. *Division du travail*

Hormis l'introduction et la conclusion générales, le travail est divisé en trois grandes parties subdivisées en sept chapitres.

La première partie porte sur le Commerce à longue distance ; naissance, évolution du royaume de M'siri et début de l'occupation coloniale (1870-1910). Elle est subdivisée en trois chapitres. Le premier chapitre traite du Katanga dans le commerce à longue distance et retrace la manière dont cette partie de l'Afrique centrale s'insère au cours du 19^{ème} siècle par la voie des trafiquants Afro-arabes et Swahili à travers les routes orientales et par la voie des Ovimbundu venant d'Angola par les routes occidentales. Le second chapitre parle de la création de Bunkeya. Ce chapitre traite des origines de la cité de Bunkeya, de son organisation politique, de ses structures économiques et sociales sous M'siri. Concrètement le chapitre comprend quatre sections. La première porte sur les généralités ; la manière dont le site avait

³⁶J.F.Bayart, « Biographie et changement social » dans C.Panella, *Lives in motion, indeed, interdisciplinary perspectives on social change in honour of Danielle de Lame, studies in social sciences and humanities*, vol 174, Royal Museum for Central Africa, Tervuren, (Belgium, 2012), 33-54.

été choisi et la situation des environs avant l'arrivée de M'siri. La seconde présente la composition du centre de Bunkeya : les différentes cours (résidences) et les quartiers populaires. La troisième analyse les structures politiques, socio-économiques de la capitale. Et enfin la dernière section fait un point sur Bunkeya comme carrefour du commerce à longue distance. Le dernier chapitre présente l'effondrement du royaume de M'siri et le début de l'occupation coloniale. Ce chapitre traite des causes de l'effondrement du royaume de M'siri et des réactions des populations locales à l'occupation coloniale, de manière particulière les Sanga, les Yeke et les autres populations de l'empire de Garenganze. Il est question aussi de la vie sociale des Yeke à Litupishia.

La seconde partie couvre la période allant du règne de Kitanika en 1910 jusqu'au début du mouvement de décolonisation qui coïncide à peu près avec la fin du règne de Mwenda Mutampuka et le début de celui d'Antoine Munongo. Elle s'intitule : Structures sociales de Bunkeya, de la renaissance de la cité à la fin du règne de Mwenda Mutampuka (1910-1956) et est subdivisée en deux chapitres.

Le premier chapitre parle du règne de Mwenda Kitanika et de la Refondation de Bunkeya. Ce chapitre porte sur la refondation de Bunkeya par Mwenda Kitanika et de l'évolution sociale de la cité jusqu'à la fin de son règne. Il est divisé en trois sections. La première traite du règne de Mwenda Kitanika en l'insérant d'abord dans l'organisation administrative des territoires dont la chefferie fera partie et ensuite la section analyse la réorganisation des structures politiques et judiciaires de Bunkeya, les quartiers, les rapports entre Kitanika, l'administration coloniale et ses administrés. Enfin, il y est question de parler des différentes œuvres sociales réalisées par ce chef pendant son règne. La deuxième section parle de l'implantation des missions chrétiennes à Bunkeya. Il s'agit d'une part de la mission protestante et de l'autre de la mission catholique. Une attention particulière est portée sur la mission catholique qui a eu une grande empreinte sur l'évolution sociale du milieu. La troisième et dernière section aborde la question de l'agriculture, la politique agricole de l'ensemble du territoire, les cultures imposées et leurs conséquences sur l'évolution sociale des populations autochtones.

Le deuxième chapitre analyse la situation sociale d'après la seconde guerre mondiale, coïncidant avec le règne de Mutampuka. Ce chapitre étudie la situation sociale de Bunkeya depuis le début de la seconde guerre mondiale jusqu'à la mort de Mwenda Munongo dont le règne était controversé. Ainsi le chapitre est divisé en quatre sections. La première présente la

personne de Mutampuka, sa vie, son investiture et ses rapports avec l'administration coloniale. La seconde section porte sur la participation des populations du ressort du territoire de Likasi en général et de Bunkeya en particulier à l'effort de guerre. Il s'agit de poursuivre l'analyse sur l'agriculture et ses cultures obligatoires et de jeter un regard sur les différents aspects de la vie sociale des populations indigènes. La troisième section aborde la question de l'impact des organismes créés à la fin de la guerre comme le FBEI et le CEPSI sur le monde de Bunkeya. La quatrième et dernière section parle des rapports entre Bunkeya et le monde urbain, il sera question d'élucider la problématique des relations villes-campagnes dans le contexte du Haut-Katanga Industriel.

La troisième et dernière partie traite de la décolonisation, de l'évolution sociale de Bunkeya jusqu'à la fin du règne de Godefroid Munongo (1956-1992). Cette partie prend en compte une analyse sur l'action d'Antoine Munongo et l'évolution sociale de Bunkeya. Elle est à son tour subdivisée en deux chapitres.

Le premier chapitre retrace l'histoire de Bunkeya au regard du règne d'Antoine Munongo qui monte au trône en juillet 1956 au moment où le Congo entre dans la phase de la décolonisation. Il participe à la Tables Ronde politique de 1960, soutient les actions de la CONAKAT pendant la sécession du Katanga. Antoine Munongo modernise l'administration et la justice, il relance les activités agricoles avec l'appui du Cepsi qui deviendra Cepse. Cette partie se clôture par une étude sur Godefroid Munongo face à la renaissance du centre de Bunkeya, c'est le deuxième et dernier chapitre. Ce chapitre analyse l'œuvre de Godefroid Munongo, successeur d'Antoine, qui a pris comme surnom de règne Shombeka, qui veut dire bâtisseur, le constructeur de la terre ancestrale. Il aborde la manière dont le mwami a pu relancer les activités agricoles, ses efforts d'encadrement des masses rurales en relançant par l'entremise des certains organismes comme le CEPSE, l'activité agricole. Dans ce sens, il avait le souci de poursuivre l'œuvre commencée par son prédécesseur. L'œuvre de Godefroid est intimement liée à ses expériences malheureuses ou heureuses dans sa carrière professionnelle et politique.